TB2

**CORRIGÉ D.S.5**

**Résumé**

**Cheminement argumentatif du texte**

1. La stratégie dont usaient les totalitarismes diffère du marketing politique actuel : elle ne cherchait pas à séduire la population mais à l’endoctriner de force §1-2

§1**-** Le marketing politique d’aujourd’hui diffère de la propagande à l’ancienne

- La seconde cherche à imposer par la force, sans chercher à s’adapter aux attentes du peuple, une idéologie unique.

§2- La communication totalitaire fonctionne par idéalisation d’un chef (exemples d’Hitler et de Staline) qu’il s’agit de célébrer sans qu’ils recourent à la séduction.

- D’ailleurs, cet endoctrinement s’opère dès la petite enfance.

- Et il invite à se sacrifier pour l’intérêt général, et non à jouir comme y invite la publicité.

1. Les politiciens d’aujourd’hui doivent se montrer proches du peuple et sympathiques, là où les dictateurs cultivaient une image autoritaire et supérieure §3-7

§3 - Au contraire, les communicants politiques s’appuient sur des sondages pour se conformer le plus possible aux desiderata de la population.

L’idéologie ne s’impose plus d’en haut : elle émane de ce qu’on perçoit des attentes du peuple qu’il faut séduire par tous les moyens.

§4-5 La rhétorique change aussi : alors que le discours totalitaire fustige l’ennemi dans une rhétorique haineuse et simpliste, la communication démocratique élimine toute violence verbale.

§6- De même la mise en scène et les postures reposent sur la sympathie, le calme et le sourire et non plus sur les attitudes martiales et agressives.

§7- Il faut afficher humour et proximité avec les gens et non faire preuve de la supériorité inaccessible du père de la patrie infaillible.

**Proposition de résumé**

Le marketing politique actuel diffère de la stratégie dont usaient les totalitarismes qui cherchent à imposer par la force, sans / souci des attentes du peuple, une idéologie unique. Ce type de communication politique fonctionne par idéalisation du chef sans recours/ à la séduction. Cet endoctrinement s’opère dès la petite enfance et invite à se sacrifier pour l’intérêt général, / en délaissant son bonheur privé.

A l’inverse, les communicants politiques aujourd’hui s’appuient sur des sondages pour se / conformer aux souhaits de la population. L’idéologie ne s’impose plus mais émane des attentes du peuple qu’il / s’agit de séduire. La rhétorique change également et élimine toute trace de violence verbale. De même pour la mise/ en scène qui repose sur la sympathie, le calme et de sourire, et non plus sur les attitudes martiales et / agressives. Il faut afficher humour et proximité avec les gens, et non faire preuve de la supériorité inaccessible du père / de la patrie infaillible. 164

**Vocabulaire** « séduire « en douceur » » »

« Séduire », *se-ducere* en latin, c’est détourner du chemin, emmener ailleurs. Le premier sens du mot n’est pas spécifique au domaine amoureux, il indique plutôt une modification de la pensée d’autrui et de ses actes, par une méthode qui attire celui ou celle sur qui elle s’exerce. Dans ce texte, Lipovetsky oppose deux stratégies politiques qui ont la même visée : faire croire. Alors que la stratégie des totalitarismes cherchait à endoctriner de force la population, les politiciens d’aujourd’hui tentent de se montrer proches du peuple pour mieux le séduire.

Cette attirance se joue, selon Lipovetsky, selon quatre modalités : la douceur, le sourire, la convivialité, le sens du dialogue. Ces mots ont en commun l’absence de toute violence, la sympathie, la capacité à échanger, le respect de l’autre. Mais l’auteur suggère que cette « douceur » n’existerait qu’en surface, comme un masque posé sur une intention manipulatrice qui, elle, peut comporter une forme de violence

**Développement**

RMQ :

- bien reprendre les analyses de la question de vocabulaire dans l’introduction

- pour le plan détaillé, c’est le contexte du texte qui nous aide ici, et la suite de la phrase « Il s’agit de séduire « en douceur », de s’afficher le sourire aux lèvres, de paraître convivial, ouvert au dialogue. » - cad les modalités de la séduction « en douceur » : d’une part le langage verbal / d’autre part le langage corporel

- le texte porte sur la manipulation dans le domaine politique. Il faut mentionner dès l’introduction que vous élargissez la réflexion au cadre privé (notamment avec Les *Liaisons dangereuses*)

**Cheminement dialectique** : Certes, manipuler sans violence, un paradigme des sociétés humaines : séduire avec le sourire. Mais quand le sourire s’efface, la violence des intentions manipulatrices ressurgit. Les sociétés humaines peuvent-elles se passer de toute démarche de séduction ?

**Introduction**

En 1975, Valéry Giscard d’Estaing invente le dîner chez les Français : de manière très conviviale, le président s’invite à souper dans des familles préalablement sélectionnées par les services de l’Élysée et paraît mettre en pratique ce qui fut un de ses slogans durant la campagne de 1974 : « regarder la France au fond des yeux ». Ce comportement politique et communicationnel cadre parfaitement avec les propos de Gilles Lipovetsky dans Plaire et toucher. Essai sur la société de séduction : dans la politique contemporaine, « Il s’agit de séduire en douceur ». « Séduire », seducere en latin, c’est détourner du chemin, emmener ailleurs. Le premier sens du mot n’est pas spécifique au domaine amoureux, il indique plutôt une modification de la pensée d’autrui et de ses actes, par une méthode qui attire celui ou celle sur qui elle s’exerce. Cette attirance se joue, selon Lipovetsky, selon quatre modalités : la douceur, le sourire, la convivialité, le sens du dialogue. Ces mots ont en commun l’absence de toute violence, la sympathie, la capacité à échanger, le respect de l’autre. Ils s’opposent à tout pouvoir qui s’exercerait de manière autoritaire. Mais on peut aussi penser que cette douceur n’existerait qu’en surface, comme un masque posé sur une intention manipulatrice qui, elle, peut comporter une forme de violence. Ainsi, nous nous demanderons, en nous appuyant sur notre lecture de Laclos, Musset et Arendt, dans quelle mesure, sur la scène publique comme privée, l’hypocrisie bienveillante est la stratégie la plus efficace pour emporter l’adhésion de ses interlocuteurs. Certes, la séduction avec le sourire, la manipulation sans violence apparaissent comme des moyens d’action efficaces dans les sociétés humaines. Toutefois, il faut bien reconnaître les mécanismes violents qui les sous-tendent, voire la violence explicite qui les remplace parfois. De fait, comment déceler et atténuer la puissance de la séduction quand elle devient manipulation ?

1. **Le sourire, la manipulation sans violence apparaissent comme des moyens d’action efficaces dans les sociétés humaines.**

**11- Hommes et femmes, dans nos œuvres, sont des spécialistes du mensonge flatteur (langage verbal)**

**\* Laclos :** Valmont harcèle littéralement la présidente de Tourvel (ce qui relève de la violence) mais cache la violence de sa démarche derrière des paroles douces et respectueuses.

Voir lettre LXVIII, 223 : « *Comment oser être vrai, quand ma sincérité peut me perdre auprès de vous ?* » Il cherche à séduire en douceur, en mettant sur son visage un masque de sincérité. En affirmant et réaffirmant qu’il ne ment pas, qu’il est un homme vrai, il emprunte le seul chemin de séduction possible avec la présidente de Tourvel qui aime la vérité, le bien, la vertu. En somme, il s’adapte à sa future victime, pour créer une confiance factice.

**\* Musset :** Lorenzo pratique, lui aussi, la rhétorique de la douceur et de la flatterie. À l’acte II scène 6 (p. 105), Lorenzo joue la comédie en faisant semblant de ne pas savoir où est passée la cotte de mailles du duc, alors que c’est bien Lorenzo lui-même qui vient de la jeter dans le puits de la cour, pendant que le duc fait peindre son portrait par Tebaldeo. Quand Alexandre s’agite pour retrouver sa cotte, Lorenzo a cette phrase : « *Laissez donc, laissez donc. N’allez-vous pas faire un valet de chambre d’un fils de pape ? Vos gens la trouveront* ». C’est bien une stratégie de séduction au sens étymologique : il s’agit de détourner l’attention d’Alexandre, de l’emmener sur un autre chemin mental où il ne pensera plus à sa cotte de mailles. L’outil de cette séduction, c’est la flatterie : Lorenzo rappelle à Alexandre ses origines supposées, à savoir qu’il serait le fils du pape Clément VII. On peut considérer qu’ici Lorenzo se présente « *le sourire aux lèvres* », pour reprendre les mots de Lipovetsky : il est décontracté avec le duc, il dédramatise la situation, au moment même où il est dans un moment de manipulation très fort puisque c’est lui le coupable de la disparition de cette cotte.

**\* Arendt :** nous aide à comprendre les deux stratégies que nous venons d’analyser, car elle explique combien le concept de vérité est difficile à accepter pour les êtres humains. La vérité est difficile à accepter pour nous car elle nous gêne souvent, elle ne nous flatte pas, en somme elle n’a rien de souriant, elle peut même être dure. Dans ce contexte, ceux qui nous parlent avec sourire et douceur ont plus de chances d’être écoutés (donc d’être efficaces) que ceux qui disent la vérité. Elle affirme ainsi dans « Vérité et politique », 320 que le menteur « *sera plus convaincant que le diseur de vérité* » parce qu’il flatte le bénéfice, le plaisir, les espérances du public. « *Il aura même, en général, la vraisemblance de son côté ». En effet, la réalité possède cette particularité de comporter généralement une « surprise* ». Le mensonge est moins surprenant que la réalité et donc il est mieux accepté. « *Très fréquemment la réalité ne dérange pas moins la tranquillité du raisonnement de bon sens qu’elle ne dérange l’intérêt et le plaisir* ».

La séduction douce est donc efficace parce qu’elle correspond mieux à la structure de l’esprit humain que la vérité âpre. Si Valmont et Lorenzo peuvent agir efficacement dans les passages ci-dessus évoqués, c’est parce qu’ils entrent dans la posture du « menteur » selon Arendt, du menteur qui va dans le sens de l’intérêt et du plaisir, donc qui a toutes les chances d’être écouté.

**12- La séduction par la douceur passe également par un engagement total du corps de celui ou celle qui veut persuader (langage corporel)**

**Musset :** Lorenzo va très loin dans la maîtrise de ses attitudes corporelles pour se donner une image douce et inoffensive. Par exemple, il fait depuis des années courir le bruit qu’il ne supporte même pas la vue d’une épée. À l’acte I scène 4, le duc provoque Lorenzo et exige de lui de prendre une épée face à Sire Maurice qui l’a insulté. Lorenzo « glisse à terre tout d’un coup » (p. 52), évanoui. L’efficacité du procédé est redoutable car il fait croire au caractère inoffensif de Lorenzo. Au cardinal Cibo qui lui demande « Vous croyez à cela, monseigneur ? », Alexandre répond : « Je voudrais bien savoir comment je n’y croirais pas » (p. 53). La maîtrise du corps, le jeu total, l’abdication de l’honneur - car Lorenzo se déshonore en procédant ainsi - relèvent non d’un apparent sourire, mais d’une apparence faiblesse qui séduit Alexandre au sens étymologique : sa vigilance s’endort, il ne se méfie pas de Lorenzo. Nous savons pourtant, grâce à la scène 1 de l’acte III, que tout ceci n’est qu’apparence : Lorenzo, en réalité, s’entraîne régulièrement à l’épée avec Scoronconcolo. Nous sommes en plein dans le *paraître* mis en évidence par Lipovetsky.

**Laclos :** Le thème de la séduction apparemment douce et non violente s’active particulièrement dans l’intrigue entre Valmont et la présidente de Tourvel. En effet, quand l’intrigue est déjà suffisamment avancée, Valmont a su provoquer un entretien avec la présidente au cours duquel la jeune femme fait un malaise convulsif. Le prédateur Valmont aurait pu profiter du moment pour abuser physiquement d’elle. Pourtant, il ne le fait pas : « *J’étais, je l’avoue, vivement ému, et je crois que j’aurais consenti à sa demande, quand les circonstances ne m’y auraient pas forcé. Ce qu’il y a de vrai, c’est qu’après lui avoir donné quelques secours, je l’ai laissée comme elle m’en priait, et que je m’en félicite. Déjà j’en ai presque reçu le prix.*» (325).Ce comportement apparemment retenu et bienveillant va s’avérer particulièrement efficace, car Mme de Tourvel ressort de l’épisode reconnaissante envers Valmont. Très vite, la reconnaissance se transforme en amour : la présidente est tombée amoureuse. La première lettre écrite par la présidente après cet épisode va à Mme de Rosemonde et atteste l’efficacité du procédé : « *Que vous dirai-je enfin ? j’aime, oui, j’aime éperdument*. » (334). Les apparences de la douceur ont été plus fortes que la force elle-même et sont cause du triomphe de Valmont dans le cœur de la femme qu’il poursuit.

**Arendt :** La philosophie ne travaille pas le thème de l’engagement corporel dans la séduction à proprement parler. Néanmoins, dans « Vérité et politique », Arendt traite de la puissance du comportement de l’homme dans sa capacité à convaincre. C’est ce qu’Arendt appelle la conviction par l’exemple. Elle réfléchit en effet aux conditions de possibilité de convaincre d’une vérité philosophique ; la tâche étant particulièrement délicate. Arendt pose l’idée suivante : « *la vérité philosophique peut devenir ‘pratique’ et inspirer l’action sans violer les règles du domaine politique quand elle fait en sorte de devenir manifeste sous forme d’exemple* » (315). Pour expliquer sa pensée, Arendt a convoqué l’exemple de Socrate à la fin de sa vie. Condamné à mort, Socrate choisit de ne pas contester la décision du tribunal car il place sa propre existence sous la valeur de la loi de la cité. C’est la loi de la cité qui doit primer. Socrate buvant la ciguë, c’est donc ce qu’Arendt nomme un « *mode plutôt inhabituel de persuasion*» (315). « *Socrate a décidé de jouer sa vie sur cette vérité, pour donner l’exemple* ». Socrate acceptant son jugement, c’est dire oui à la vie de la cité dans une attitude douce, non violente, qui refuse la contestation et qui refuse de chercher à convaincre par le raisonnement. La logique de la pensée de Socrate se lit dans son comportement même. Cette stratégie douce et tenace compte, selon Arendt, parmi les plus efficaces. En revanche, contrairement à ce que nous avons vu avec Musset et Laclos, cette stratégie ne se fait ici au détriment de personne, sinon de soi-même – puisque Socrate y perd la vie. Mais la vérité philosophique, le précepte socratique selon lequel « *il vaut mieux subir le mal que faire le mal* », s’est trouvée ici défendue de façon éclatante.

L’engagement total de soi, l’incarnation d’une idée dans notre attitude apparaît donc comme très séduisant. Mais il est le plus puissant dans le cas du philosophe exemplaire (comme avec Socrate) car il relève d’une attitude authentique au service d’une vérité de raison ; quand cet engagement n’est que feint (comme avec Lorenzo et Valmont), il est efficace mais masque mal la violence qui le dicte.

**Transition :** Les intentions sont rarement aussi pures que les motivations de Socrate au moment d’accepter sa condamnation à mort. Sous le masque du doux rôle de comédie, c’est souvent un projet violent qui s’exprime – quand ce n’est pas la violence qui s’impose sur le devant de la scène, reléguant alors toute douceur au second plan.

1. **Quand le sourire s’efface, la violence des intentions manipulatrices ressurgit.**

**21- Sous le sourire de façade, la violence se lit.**

**Arendt :** Dans « Du mensonge en politique », Arendt examine le cas d’école que représentent les mensonges américains durant la guerre au Vietnam. Elle souligne combien la politique moderne des États-Unis emprunte aux techniques de la publicité : « *la politique est faite, pour une part, de la fabrication d’une certaine image et, pour l’autre, de l’art de faire croire en la réalité de cette image* » (18). Tous les mots qui ont enjolivé la situation sur le terrain au Vietnam, toutes les décisions pour poursuivre l’engagement américain malgré une situation de terrain qui se dégradait toujours plus relèvent d’une séduction violente à l’égard de la population américaine mais également mondiale. Il s’agit de faire croire et de déformer une réalité de fait, dans l’unique but de donner l’image de « *la plus grande puissance mondiale* » (30). Dans cette guerre, « *L’objectif primordial n’était en fin de compte ni la puissance, ni le profit. Ce n’était pas même d’accroître l’influence des États-Unis dans le monde* » (30). Autrement dit, selon Arendt, la guerre du Vietnam a été une guerre de l’image et les États-Unis l’ont longuement poursuivie pour assurer leur propre image – et pour aucun autre motif. Tous les motifs fallacieux avancés (contenir le communisme, étendre son influence) ont été des sourires menteurs adressés au monde entier. Il y avait, dans l’entêtement à poursuivre la guerre et dans les mensonges proférés, une authentique violence de communication, une violence visant à assurer la suprématie sur un nouveau terrain de guerre, résolument moderne : celui de l’image renvoyée par une nation.

**Musset :** L’idée d’une hyper-image de soi engagée dans l’action politique n’est pas étrangère à l’univers de Lorenzaccio. En effet, Lorenzo est animé par un projet politique républicain (au moins originellement) : il souhaite renverser la tyrannie florentine et voir un régime de liberté (potentiellement une république donc) s’instaurer. Mais Lorenzo n’échappe pas à une certaine mégalomanie : à l’acte IV scène 3, il monologue et s’interroge sur sa destinée. « *Y a-t-il une nuée au-dessus de ma tête ? Quand j’entrerai dans cette chambre, et que je voudrais tirer mon épée du fourreau, j’ai peur de tirer l’épée flamboyante de l’archange, et de tomber en cendres sur ma proie* » (158). C’est en archange vengeur et criminel que se rêve Lorenzo. Son rôle d’être faible et fangeux ne peut masquer cette violence inhérente à son projet ni cette emprise d’une image surdimensionnée sur lui-même. Lorenzo fantasme une image de soi superlative comme les États-Unis ont rêvé une image nationale au-dessus du concert des autres nations ; dans les deux cas, c’est un soi rêvé, excessif, décalé du réel qui se donne à lire sous toutes les images d’apparente faiblesse ou sérénité (faiblesse de Renzo, sérénité des dirigeants américains).

**Laclos :** La guerre de l’image a bel et bien cours également dans l’univers des Liaisons dangereuses. Dès la lettre II, la marquise de Merteuil est explicite quant à son projet : ruiner la réputation de Gercourt, faire de lui « *la fable de Paris* » (82). Pour courte qu’elle soit, cette formule ne manque pas d’exprimer la violence qui se cachera derrière tous les sourires et toutes les confidences des libertins : l’entreprise est celle d’une destruction. Si la marquise veut que Cécile perde sa virginité, c’est uniquement parce que ce fait sera un moyen dans son entreprise de destruction de la réputation de Gercourt : Cécile, en elle-même, ne l’intéresse absolument pas.

Les libertins peuvent donc pratiquer la convivialité mondaine et dialoguer avec aisance, mais il faudrait ajouter à la pensée de Lipovetsky combien cette attitude n’élimine pas la violence de comportements politiques et privés qui sont structurants dans les œuvres au programme. Imposer une image de superpuissance mondiale (Arendt), se poser en sauveur de la république (Musset), commander et détruire au besoin une réputation (Laclos) : en trois modalités se dessine ici une humanité qui non seulement a recours à l’hypocrisie, mais qui peine à masquer la violence qui la traverse.

**22- Quand la douceur ne suffit plus, le manipulateur a recours à la violence.**

**Arendt :** Dans « Vérité et politique », Arendt expose une nette différence entre le mensonge politique traditionnel et le mensonge politique moderne. Celui-ci se manifeste non par une séduction douce, mais par une opération mentale beaucoup plus violente qui remet en cause le propos de Lipovetsky. Ainsi, le mensonge politique traditionnel portait facilement sur « *des secrets authentiques* » (321). Il était donc, aux yeux de la philosophe, l’archétype d’un mensonge classique. Au contraire, le mensonge politique moderne traite de choses « *connues de pratiquement tout le monde* » (321) et s’exprime notamment « *dans la réécriture de l’histoire, dans la fabrication d’images* » (321). Ce point nous montre que la modernité est entrée dans une ère de violence politique, faite de transformation de la factualité de nos existences et de l’Histoire.

Dans cette ère, Arendt semble nous dire que nous vivons dans une réalité falsifiée. Cette falsification caractéristique de la modernité est à l’opposé strict de toute méthode de séduction apparemment douce : elle relève, au contraire, d’une violence puissante. C’est pourquoi la philosophe écrit : « *Tous ces mensonges, que leurs auteurs le sachent ou non, recèlent un élément de violence ; le mensonge organisé tend toujours à détruire tout ce qu’il a décidé de nier* » (321). Autrement dit, « *la différence entre le mensonge traditionnel et le mensonge moderne revient le plus souvent à la différence entre cacher et détruire* » (322). La politique moderne, si nous suivons H. Arendt, ne relève donc pas d’une séduction apparemment conviviale mais d’un acte destructeur violent, qui nous éloigne de la factualité qui devrait être la boussole de nos existences.

**Musset :** Cette violence inhérente au politique se retrouve transposée dans la pièce de Musset. Elle est, bien sûr, illustrée par l’acte violent par essence, à savoir le crime : à l’acte IV scène 11, Lorenzo « *entortille le baudrier de manière à empêcher l’épée de sortir du fourreau* » (180) tandis qu’Alexandre se met au lit ; puis, « Il le frappe », dit pudiquement la didascalie (Musset nous laisse d’ailleurs imaginer la scène puisqu’il fournit beaucoup moins de détails que ne l’avait fait G. Sand dans son ébauche de la pièce). Lorenzo se réjouit d’ailleurs de la marque violente que l’action criminelle a faite sur son propre corps : « *Regarde, il m’a mordu au doigt. Je garderai jusqu’à la mort cette bague sanglante, inestimable diaman*t » (181).

La dimension destructrice est ici évidente : Lorenzo est celui qui n’accepte pas la factualité de la vie politique à Florence, il est celui qui a cherché à la transformer, à la remodeler. Arendt écrit que les gouvernements totalitaires ont « *consciemment adopté le mensonge comme premier pas vers le meurtre* » (322) ; cette phrase s’applique remarquablement à Lorenzo qui est resté conscient et lucide jusqu’à la fin (la précaution du baudrier entortillé le démontre) et dont tout le mensonge (la légende du Lorenzo faible et peureux) a été orienté vers la réalisation du meurtre, incarnation majeure de la destruction de la factualité. Tout le drame de Lorenzo résidera d’ailleurs dans l’absence de relais amis : personne ne le suivra pour dessiner une factualité nouvelle, républicaine, et son meurtre n’aura donc servi à rien politiquement. Mais cette inutilité n’en démontre pas moins la violence inhérente qui dicte l’action de Lorenzo.

**Laclos :** Si Valmont fait preuve de patience et d’ingéniosité avec la présidente de Tourvel, il n’en pratique pas moins la violence explicite lorsque cela sert ses intérêts.Nul sourire convivial avec la jeune Cécile de Volanges, qui est violée par Valmont dans une scène de violence sexuelle explicite, racontée dans la lettre XCVI. Valmont apparaît comme un pur prédateur, qui a préparé son action violente très rationnellement : « *J’avais tout fait préparer (et cela par elle-même), pour pouvoir entrer sans bruit. Elle était dans son premier sommeil, et dans celui de son âge ; de façon que je suis arrivé jusqu’à son lit, sans qu’elle se soit éveillée* » (311-312). Valmont écrit qu’il a fait préparer la scène à Cécile puisqu’il lui a fait faire une double clé de sa chambre, sous prétexte de lui remettre les lettres de Danceny. La première effraction est bien celle de l’espace : Valmont entre dans l’espace intime de Cécile et la suite n’est que le déroulement d’une logique implacable. Le viol est multiple (« *non pas qu’après ce premier moment les reproches et les larmes ne soient revenus de concert ; j’ignore s’ils étaient vrais ou feints : mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé, dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau* », 313) et Valmont jouit sadiquement de la douleur de Cécile au lendemain de cette nuit : « *j’aime, de passion, les mines de lendemain. Vous n’avez pas d’idée de celle-ci. C’était un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés, et si gros et si battus ! Cette figure si ronde s’était tant allongée ! rien n’était si plaisant* » (314).

À première vue, nous sommes loin de l’univers politique d’Arendt et Musset. En revanche, sur le plan philosophique, l’action violente de Valmont est liée au rapport entre le libertin et la factualité : le libertin est précisément celui qui n’accepte pas une situation de fait, qui veut être libre de transformer celle-ci en fonction de ses intérêts propres. Le viol de Cécile, aussi choquant puisse-t-il être, est au service d’un projet, celui de détruire la réputation de Gercourt. Il s’agit bien d’une tentative pour transformer le réel – comme un meurtrier ou un régime totalitaire peut le faire par ses actes et ses mensonges – et cette tentative n’a ici rien de souriant. Elle est pure violence, et la transformation de Cécile par la suite (Laclos la présentera comme s’éveillant à une sexualité active et apprenant les codes du plaisir physique) n’enlève rien à la violence intrinsèque propre à ce passage.

**Transition :** La séduction n’est donc pas nécessairement efficace dans la douceur postulée par Lipovetsky ; même quand elle passe par la douceur, elle cache souvent une intention plus violente. Elle s’incarne parfois même explicitement dans la violence. Les sociétés humaines paraissent donc environnées par des démarches de séduction, à des degrés divers, ce qui nous amène à reconsidérer sa place et notre façon de réagir face à elle.

1. **De fait, la séduction semble inhérente au fonctionnement des sociétés décrites dans les œuvres. Il s’agit donc de bien vivre avec, sans la subir.**

**31- La séduction, douce ou violente, apparaît comme un pilier des sociétés humaines parce qu’elle relève de l’exercice de notre liberté.**

**\* Arendt :** Si les hommes tombent si facilement dans la séduction, faussement douce ou ouvertement violente, c’est sans doute parce que, comme le mensonge, celle-ci relève d’une modalité par laquelle ils expriment leur liberté. *Se-ducere*, emmener sur un autre chemin, c’est, comme mentir, faire emprunter une autre voie, se détourner d’une factualité qui s’impose à nous. Ces actions, séduire, mentir, ne sont pas par nature négatives et n’ont pas, dans la logique arendtienne, vocation à être jugées par la morale. En effet, selon Arendt, il est de la nature de l’homme de pouvoir « *dire ‘Le soleil brille’ quand il pleut des hallebardes* » (p. 319). Arendt appelle cela un « *petit miracle* » (319). Ce petit miracle qui consiste à transformer une réalité de fait par la parole s’explique par « *l’existence de la liberté humaine* » (319). La séduction paraît cousine de ce mécanisme, dans le sens où elle cherche à transformer le point de vue ou la réalité de fait d’un autre que nous-même. Les séducteurs, comme les menteurs, apparaissent alors comme des hommes et des femmes assoiffés de liberté, qui cherchent à porter au plus haut cette valeur, mais en le faisant parfois au détriment d’autrui.

**\* Laclos :** C’est en cela que l’on peut proposer une interprétation du personnage de Mme de Merteuil comme un personnage absolument épris de liberté (ce qui est aussi le sens étymologique du mot « libertin »). Dans la lettre LXXXI, majeure pour comprendre le roman de Laclos, la marquise de Merteuil explique sa formation à la vie mondaine. Elle s’est éduquée toute seule, se formant à observer les autres, expérimenter, mettre en pratique. Ces études sur elle-même lui permettent de poser ce constat : « *Je n’avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu’aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir* » (264). La marquise se pose ainsi en femme duplice et manipulatrice, à l’égale d’un homme politique. Au début de sa lettre, elle précise d’ailleurs qu’elle se présente désormais « *disposant des événements et des opinions* » (262). Cette formule décrit une femme libre, qui cherche à redessiner la réalité factuelle chaque fois que celle-ci la dérange, c’est-à-dire très souvent. Les noirceurs de Mme de Merteuil ne peuvent pas se comprendre si on lit ce roman avec un regard moral ; elles n’ont de sens que si l’on comprend qu’elles sont le fait d’une âme éprise de liberté et qui pratique au mépris de toute convention sociale l’art de pétrir le réel pour le refaire à son idée. C’est d’ailleurs là un fantasme divin, comme si l’homme (ou la femme) pouvait recréer le monde. Mais cela nous permet de comprendre que la plus grande justesse de la citation de Lipovetsky est dans la mise en évidence du caractère central de la séduction dans les vies humaines, qu’elles soient des vies inventées pour des personnages de papier, ou bien réelles.

**\* Musset :** Cette tendance de l’homme à séduire pour exercer sa liberté est exprimée au plus haut par Philippe Strozzi, le vieux républicain qui n’a jamais su passer à l’action. À l’acte III scène 3, Lorenzo exprime sa désillusion totale à Philippe : il ne croit plus ni en son action, ni en la capacité du peuple florentin à faire advenir la république. Philippe se défend contre ces visions, il refuse d’être convaincu par elles : « *ne brise pas comme un roseau mon bâton de vieillesse. Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté* » (130). Philippe nous dit combien l’homme a besoin de rêves, a besoin d’être séduit ; rêver, se laisser séduire, comme séduire, c’est laisser à l’homme la possibilité d’être libre.

Lorenzo, en s’enfonçant dans la désillusion, se ferme la porte aux possibilités de séduire et d’être séduit. Ce faisant, il perd sa liberté, s’enfermant dans un désespoir sans fin.

**32- Pour ne pas subir des stratégies de séduction quand elles relèvent de manipulations, il importe d’exercer et développer sa conscience critique, ses capacités d’interprétation.**

**\* Laclos :** Le duo formé par les lettres XLVII et XLVIII illustre l’importance d’une conscience active pour ne pas tomber dans les pièges de la séduction des mots, pour bien comprendre le sens des mots. En effet, à la lettre 47, Valmont confie à Mme de Merteuil (et au lecteur) les conditions dans lesquelles il a rédigé la lettre 48 : Émilie vient « *de me servir de pupitre pour écrire à ma belle dévote, à qui j’ai trouvé plaisant d’envoyer une lettre écrite du lit et presque d’entre les bras d’une fille, interrompue même pour une infidélité complète, et dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation et de ma conduite. Émilie, qui a lu l’épître, en a ri comme une folle, et j’espère que vous en rirez aussi*. » (179). La connaissance de cet élément de contexte éclaire singulièrement la lecture de la lettre suivante. Quand Valmont écrit à Mme de Tourvel « *Jamais je n’eus tant de plaisir en vous écrivant* » (180), Mme de Tourvel pensera que Valmont est emporté du plaisir de lui écrire (premier niveau, littéral, de compréhension). Mme de Merteuil et le lecteur savent que le mot « *plaisir* » possède ici sa pleine connotation érotique, et que Valmont est en train de décrire ses ébats sexuels avec la prostituée Émilie. Pour ne pas être séduit par les mots, la prise en compte du contexte d’émission d’un message est donc essentielle. Pour ne pas que la séduction devienne un jeu de dupes, il faut pouvoir connaître les conditions d’émission d’un message, se renseigner sur elles, regarder un message avec une distance critique. La surcharge de la lettre en vocabulaire érotique pourrait être un indice mettant sur la bonne voie, à défaut de pouvoir savoir ce que faisait Valmont pendant qu’il écrivait cette lettre.

**Musset :** Lorenzaccio paraît nous offrir des situations idéales pour exercer notre regard distancié et critique. Alexandre séduit par les manœuvres de Lorenzo ne comprend pas, à la scène 6 de l’acte II, que l’attention de Lorenzo pour sa cotte de mailles est louche : « *Vous avez là une jolie cotte de mailles, mignon ! Mais cela doit être bien chaud*. » (103). Puis la cotte de mailles disparaît. Entre-temps, Lorenzo s’est éclipsé momentanément, ce qui donne lieu à ce commentaire de Giomo qui regarde par la fenêtre : « *Que fait donc Lorenzo ? Le voilà en contemplation devant le puits qui est au milieu du jardin ; ce n’est pas là, il me semble, qu’il devrait chercher sa guitare* » (104). Musset nous place en position d’assembler les indices, de faire un travail d’enquêteur, et de conclure que c’est Lorenzo qui vient de jeter la cotte dans le puits. Au demeurant, la scène offre l’image d’un double du spectateur (ou du lecteur) avec Giomo qui conclut la séquence sur un doute qu’il balaie trop rapidement : « *Quitter la compagnie pour aller cracher dans le puits, cela n’est pas naturel. Je voudrais retrouver cette cotte de mailles, pour m’ôter de la tête une vieille idée qui se rouille de temps en temps*. » (106). Giomo est sur la bonne piste, son instinct lui souffle que la séduction de Lorenzo est à l’œuvre – mais il abandonne les très justes constatations critiques qu’il vient de faire et son soupçon s’efface. Musset nous offre ainsi à la fois une leçon sur la nécessité de la prise d’indices pour ne pas subir une stratégie de séduction trop efficace, et l’illustration de l’échec d’une conscience qui ne prend pas suffisamment au sérieux (dans le cas de Giomo) les premiers indices qu’elle a récoltés.

**Arendt :** Quels sont les leviers qu’un être humain peut convoquer pour faciliter la mise en œuvre de sa conscience ? Comment apprendre à ne pas laisser la séduction être efficace au point de faire de nous des victimes ? Hannah Arendt propose trois pistes, trois leviers essentiels au fil des deux essais à notre programme. Soit :

Lire, dire et écouter des récits. « *La joie et la félicité, également, deviennent supportables et significatives pour les hommes seulement quand ils peuvent en parler et les raconter comme une histoire* » (334). Autrement dit, nos émotions, qui naissent d’une séduction de l’âme, ne deviennent acceptables et compréhensibles que si elles sont transfigurées dans un récit. L’art littéraire apparaît comme un pilier du développement de notre conscience, un fondement pour ne pas subir les stratégies négatives ou positives de la séduction. De ce point, on peut considérer qu’Arendt, indirectement, cautionne la lecture d’œuvres littéraires comme celles de Laclos et Musset pour contribuer à la formation de notre conscience et apprendre à ne pas subir les pièces de la séduction, politique ou amoureuse, collective ou intime.

Écouter, écrire l’Histoire. « *La fonction politique du raconteur d’histoire – historien ou romancier – est d’enseigner l’acceptation des choses telles qu’elles sont* » (334) ; l’historien possède une fonction similaire à celle du raconteur d’histoire fictive que nous venons d’évoquer. Il nous apprend à accepter le réel, la vérité de fait. Par conséquent, il nous aide, lui aussi, à limiter l’efficacité de la séduction, du moins à empêcher que la séduction ne devienne manipulation. Ce point est d’autant plus essentiel qu’il est illustré par un exemple concret dans « Du mensonge en politique ». Dans les deux dernières pages de son essai, Arendt écrit : « *Dans le cas du Vietnam, nous nous trouvons en présence non seulement de la confusion et du mensonge, mais aussi d’une ignorance réellement effarante et de bonne foi de tout l’arrière-plan historique du problème* » (48). Autrement dit, l’une des raisons des mensonges politiques qui ont jalonné l’histoire américaine de la guerre du Vietnam est dans l’inculture des Américains quant à l’histoire réelle de ce pays. Arendt est très dure mais réaliste quand elle précise que le Vietnam était vu comme une « *petite nation arriérée* », ce qui est « *en contradiction flagrante avec la culture très ancienne et très évoluée qui est celle des peuples de cette région* » (48). L’appel à écouter l’Histoire, à développer une culture historique authentique est un rempart indispensable pour ne pas se laisser séduire par des théories erronées. Cet appel devient particulièrement concret dans l’évocation du cas vietnamien : « Vérité et politique » a fourni l’énoncé théorique, « Du mensonge en politique » illustre la théorie par un exemple bien réel.

Pour des institutions universitaire et judiciaire indépendantes du pouvoir politique. Arendt, à la fin de « Vérité et politique », souligne l’importance d’un enseignement supérieur et d’une justice indépendants de tout pouvoir politique : l’existence de ces deux pôles démontre que « *le domaine politique a reconnu qu’il avait besoin d’une institution extérieure à la lutte du pouvoir* » (332) Ces institutions garantissent l’élévation des consciences citoyennes et leur sécurité quant aux atteintes possibles contre le droit de chacun. la formation de la conscience critique de chaque étudiant inscrit dans ces cursus.

**Conclusion**

Ce parcours nous a permis d’observer, comme l’affirmait Gilles Lipovetsky, combien la séduction par la douceur peut être efficace, mais n’en cache pas moins une violence sous-jacente, qui parfois remonte à la surface et emporte toute illusion de douceur. Les œuvres de Laclos, Musset et Arendt mettent en évidence l’omniprésence des stratégies de séduction dans les rapports humains, que ceux-ci s’entendent à un niveau privé ou politique. Pour autant, ces œuvres offrent aussi des pistes de réflexion sur la possibilité de vivre correctement au milieu de ces stratégies, en sachant décoder les signes, en développant sa conscience des mécanismes séducteurs.